

clameur en voyant passer les blancs. Le rivage était veuf des embarcations des Kinongé-Ouilinis. Joseph pensa que ces sauvages les avaient cachées dans leur bourgade et qu'ils étaient en excursion dans les terres. Joseph se félicitait intérieurement de cette bonne fortune.

A cet endroit du pays, un amas de montagnes existe, connu sous le vocable de : monts Vermillon. La rivière est moins large là, et ses eaux coulent plus vite entre les rives resserrées. Pas n'était besoin de continuer à se servir de la voile, ni de ployer aussi vigoureusement les avirons. Joseph ordonna donc un relâchement ; d'ailleurs, le danger était moins imminent, pensait-il, depuis que l'on avait dépassé le lieu habité par les Kinongé-Ouilinis.

Ceci s'était fait le matin.

Vers la soirée, une désagréable surprise attendait les Français au détour d'un coude de la rivière ; ils faillirent tomber au milieu d'une flottille, montée justement par ceux-là mêmes, dont ils croyaient avoir eu la chance d'éviter le contact.

Les sauvages furent aussi surpris que les blancs, mais Joseph, le premier recouvra sa présence d'esprit, et ordonna immédiatement un mouvement de recul.

Les Kinongé-Ouilinis revenaient de leur stupéfaction. Quelques-uns reconnurent dans les visages pâles les prisonniers qui s'étaient échappés de leurs mains un an auparavant. Il n'en fallait pas davantage pour stimuler leur férocité. Ils se croyaient sûrs de leur proie, et avaient des cris de joie à l'idée que les blancs retombaient en leur pouvoir.

Les barques indiennes se rapprochèrent de celles des Français.

La manœuvre exécutée au commandement de Joseph avait pour effet de le maintenir le dos au soleil, et au contraire plaçait les peaux-rouges dans une position telle que, lorsque ceux-ci tiraient, les rayons frappant leurs yeux nuisaient à l'efficacité de leurs coups.

Ce plan n'était pas neuf, mais n'en était pas moins bon pour cela. Il avait été employé avec succès dans une rencontre que fit M. Du Lhut sur le lac Saint-Louis, avec une bande d'Iroquois.

Joseph avait divisé ses soldats en deux pelotons. Cinq devaient tirer, puis Pierre, lui, et deux soldats, formaient la seconde division.

Pierre demanda à Dona Maria de se coucher dans le canot, afin de ne pas servir de point de mire aux sauvages, mais elle refusa bravement de se prêter à ce désir, et supplia Joseph de lui donner une arme, un fusil, pour venger son père assassiné par des visages cuivrés comme ceux qu'elle voyait actuellement. Il y avait un fusil de surplus : elle le prit et voulut faire partie de la seconde escouade.

— Ne perdez pas votre poudre, recommanda Joseph ; visez juste, autant que possible, et que chaque coup soit mortel ou fatal à l'ennemi.

Et les dix fusils des Français avaient une précision remarquable.

Les Kinongé-Ouilinis, étonnés de cette défense si bien soutenue, furent finalement obligés de plier et à prendre la fuite.

Pas un blanc n'était blessé, quand de la Vérendrye songea à s'éloigner aussi promptement que possible de cet endroit, qui devenait bien dangereux maintenant. Les sauvages, ayant gagné terre, pouvaient, protégés par les arbres, leur décocher avec impunité des coups mortels. Ce fut ce qui arriva, et un cri parti tout-à-coup de l'un des canots annonça qu'une balle ennemie avait frappé. A leur grande horreur à tous, c'était la jeune fille qui succombait. Le projectile l'atteignait au cœur : elle expira presque aussitôt.

Pierre, perdant la tête, voulait faire débarquer et courir sus à l'ennemi pour l'exterminer, mais Joseph savait bien qu'avant d'aborder au rivage ils seraient presque tous frappés par les balles des Kinongé-Ouilinis.

La douleur dans l'âme, les Français s'éloignèrent de la scène du combat, où l'infortunée Espagnole avait trouvé la mort.

Le lendemain, dans une fosse creusée sur la rive nord de la Saskatchewan, les restes mortels de Dona Maria étaient déposés.

Le trou comblé, et après avoir fait une dernière prière pour elle, les soldats et leurs officiers remontèrent tristement dans leurs embarcations et continuèrent leur route.

De ce moment Pierre perdit son humeur joyeuse qui avait jusqu'alors égayé la monotonie du voyage.

Aimait-il la jeune fille ?...

Peut-être !

Ils arrivèrent enfin au Paskoyac, où les attendait le chevalier de Niverville.

Le retour à Ville-Marie, en passant par le fort Maurepas au sud du lac Ouinipik, la rivière Rouge, en un mot retraçant l'itinéraire déjà suivi, se fit sans incident intéressant et toutes les personnes de l'expédition dirigée par M. de Saint-Pierre revirent Montréal en l'automne de 1752.

ÉPILOGUE

Le lecteur, sans doute, aimera savoir ce qu'il advint des principaux personnages de cette nouvelle historique.

Voici tout ce que je puis lui dire.

M. de Saint-Pierre, le 2 novembre 1752, fut envoyé par M. Du Quesne, gouverneur-général, pour remplacer Marin qui se mourait, et prendre le commandement de la Belle-Rivière (Ohio). Il périt à l'attaque du camp du général Johnson au fort Lydino, en 1755. Il commandait les sauvages, sous les ordres du baron de Dieskau.

M. le chevalier de Niverville se distingua dans plusieurs incursions faites dans la Nouvelle Angleterre, et au siège de Québec en 1759.

Joseph et Pierre imitèrent son exemple. C'était l'époque où une lutte gigantesque allait s'engager entre quelques milliers de Français, de Canadiens, et un nombre cinq ou six fois supérieur d'Anglais.

Nos deux braves combattirent vaillamment, et se couvrirent de gloire.

Le cœur de Joseph de la Vérendrye avait gardé fidèlement le souvenir de la jolie jeune personne qu'il avait connue au bal de M. de Longueuil, en 1749, et en 1755, il l'épousait à Ville-Marie (1).

(1) Tanguay. Dict. Généalogique.

J'ignore si le volage Pierre s'est fixé plus tard, et quels yeux noirs il a épousés. Je sais seulement qu'après la cession du pays, il passa en France avec son père, sa mère et ses frères.

Quand les deux amis eurent partagé l'or apporté des Montagnes Rocheuses, chacun se trouvait possesseur d'une somme équivalente à environ cent mille livres.

Régis Roy.

FIN

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Voïna parut la première. Dès qu'il l'aperçut, Moreno ralluma le feu couvant sous les cendres, prépara les pieux destinés à soutenir la marmite, et quand la tzigane eut renversé à terre le contenu de son sac de toile, les romanichels poussèrent un cri de joie. Deux lapins, une oie, des légumes, telle était la prise du matin. En une minute, Voïna et Moreno eurent dépouillé les uns, vidé et plumé l'autre. Germos portait sur le dos un paquet assez lourd, qu'il ne s'empressa point de développer, et dont il parut se préoccuper fort peu, après l'avoir déposé à terre.

Tandis que cuisait le déjeuner, la troupe tint conseil.

— C'est dans trois jours foire et fête à dix lieues d'ici, dit le chef. Les quatre bandes composant notre tribu ont ordre de s'y trouver, et nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. La police nous avait cherché assez de mauvaises querelles pour rendre la division des nôtres nécessaire. Mais les profits se réduisent à peu de chose quand nous marchons isolément. Plus de maquignonage et de grand trafic. Nous vivons, voilà tout. Les jolies filles de la bande de Vollo sont précieuses. Elles dansent et disent la bonne aventure. Dans peu, nous posséderons un nouvel élément de fortune. La voiture de saltimbanque que nous avons conquise nous fournira un logement sur les grandes routes, et le moyen de donner des représentations. Il faudra seulement trouver des enfants bons pour le dressage.

— On en trouvera, dit Germos en riant.

Le chef reprit :

— Nous pouvons encore rester ici une journée, pas davantage, et encore, à condition que le garde champêtre ne fasse pas de tourné